30

L'UNION SPIRITE BORDELAISE

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

PREMIÈRE ANNÉE | N° 40. | 22 MARS 1866.

LA LIBERTÉ DIVINE

M. Guérin pose une question qui a une haute portée et qui est très importante au spiritisme, car elle est la base de l'intervention de Dieu dans l'humanité. Toutefois elle est plus grave que vraiment difficile, et bien que M. Guérin ait déjà sommairement indiqué la solution, nous croyons devoir élucider ce problème par l'histoire de la philosophie, afin de faire toucher du doigt à nos lecteurs le parti auquel il convient de s'arrêter :

Qu'est-ce qui avait porté les fatalistes à nier la liberté humaine? C'est sa limitation. Or, cette limitation ne pouvant exister en Dieu, être absolu et absolument indépendant, il est évident que la liberté de Dieu est la plus souveraine et la plus excellente. D'après la définition de Spinosa, un être ne peut se dire libre qu'autant qu'il se détermine par sa seule nature, sans aucune dépendance. C'était restreindre la liberté à Dieu seul, c'était poser hardiment et logiquement le panthéisme. Mais de même que nous ne trouvons rien de contradictoire à ce que l'infini ait été fécond et ait créé le fini, de même nous ne voyons aucune difficulté à affirmer libre, quoique d'une inférieure liberté, l'être qui, tout en recevant les influences du dehors par une dépendance naturelle, a le pouvoir de se les approprier, de les modifier, de les combattre l'une par l'autre en opposant les bonnes aux

mauvaises par une initiative volontaire. De ce que l'homme est fini, de ce que Dieu est infini, il résulte nécessairement que la liberté de l'homme devait être infiniment moindre que celle de Dieu. Cependant il y a eu des philosophes qui ont vu le fatalisme même en Dieu.

Ici, la réponse de Spinosa est toute-puissante. Il n'y a pas de plus souveraine liberté que celle d'un être qui se détermine par sa propre nature. Or, nous allons voir, malgré cette belle réponse, Spinosa nous représenter Dieu comme une force mécanique et fatale, se manifestant nécessairement dans l'univers.

Il y a, sur la question qui nous occupe, trois solutions bien tranchées entre lesquelles il nous faut choisir. Selon les uns, il n'y a pas de règle pour Dieu, même la règle du bien. Il n'est assujéti à aucune loi, il peut faire ce qui lui plaît. C est l'opinion de Descartes et de ses successeurs.

Selon les autres, parmi lesquels il faut compter Hobbes et Spinosa, tous les actes de Dieu sont absolument nécessaires, et rien n'arrive qui n'ait dû arriver. Enfin, entre ces deux opinions extrêmes de la liberté d'indifférence et de la nécessité absolue, Leibnitz, Clarke, et surtout Malebranche, qui s'est séparé en cela d'une manière éclatante du cartésianisme, ont soutenu le système nommé : la nécessité morale, en vertu de laquelle Dieu choisit toujours le meilleur, et ne peut rien faire contre les lois de sa sagesse.

Selon Descartes, Dieu étant parfait et toute dépendance témoignant l'imperfection, Dieu est souverainement libre. Il n'est soumis à aucune loi, pas même à celle du bien, puisque c'est lui qui l'a faite, et qu'il peut la défaire. Décider autrement, serait le représenter comme Jupiter enchaîné au destin, ce serait revenir aux idées des païens.

Les idées du vrai, du bien, du beau, n'ont rien d'immuable

et de nécessaire, puisque c'est Dieu qui les a mises en nous, et qu'il peut les changer ou les modifier à son gré.

Cette opinion est grosse de conséquences désastreuses, il en résulte que ce qui est la vérité, pourrait être l'erreur ; ce qui est le bien, le mal ; ce qui est le beau, le laid ; ce qui est la vertu, pourrait être le vice ; ce qui est la justice, pourrait être l'iniquité.

L'innocent pourrait être puni ; le coupable récompensé ; le vol et l'assassinat pourraient être choses saintes et permises. Que nous aimons bien mieux dire avec Malebranche : « Ce qui est juste au regard de Dieu, est également juste au regard de l'ange, comme au regard de l'homme. » Il faut croire que Descartes n'a pas compris les conséquences terribles de son système, sans cela il ne l'eût point émis. D'ailleurs Descartes est infidèle à sa propre doctrine, il n'a pu établir l'existence du corps et du monde extérieur qu'en invoquant la véracité divine. Or, si Dieu peut faire tout ce qui lui plaît, que devient cette maxime ? qui nous assure que ce que Dieu a établi par un décret arbitraire, il ne le renversera pas de même ? Le sens commun persiste à croire que les principes de la raison sont absolument et éternellement vrais, qu'ils sont une perpétuelle communication de Dieu à l'homme ; quel rôle indigne ferait-on jouer à Dieu ? S'il y a deux sagesses, l'une, la sagesse humaine, confiante en elle-même, et pourtant vouée à la possibilité de l'erreur, l'autre, la sagesse divine qui se réservera précieusement la vérité, notre nature est donc menteuse, et Dieu, de qui nous la tenons, est un imposteur. Y songe-t-on bien ? De peur d'enchaîner la liberté de Dieu et de le soumettre à aucune nécessité, on dit qu'il peut défaire à son gré les principes de notre raison. Autant vaudrait dire que Dieu peut décréter qu'il ne sera plus existant pour nous. D'où tirons-nous, en effet, la preuve de son existence ? N'est-ce pas de la raison ? Et si la raison

peut nous tromper, qu'y a-t-il de certain pour l'homme? Dieu lui-même disparaît logiquement de notre pensée.

« La conséquence de cette doctrine, dit Bayle, sera, qu'avant que Dieu se déterminât à créer le monde, il ne voyait rien de meilleur dans la vertu que dans le vice, et que ses idées ne lui montraient pas que la vertu fût plus digne de son amour que le vice. Cela ne laisse nulle distinction entre le droit naturel et le droit positif; il n'y aura plus rien d'immuable ou d'indispensable dans la morale; il aura été aussi possible à Dieu de commander que l'on fût vicieux, que de commander que l'on fût vertueux, et l'on ne pourra pas être assuré que les lois morales ne seront pas un jour abrogées comme les lois cérémonielles.

« Elle ouvre la porte au pyrrhonisme le plus outré, car elle donne lieu de prétendre que cette proposition : trois et trois font six, n'est vraie qu'où et pendant le temps qu'il plaît à Dieu; qu'elle est peut-être fausse dans quelque partie de l'univers, et que peut-être elle le sera parmi les hommes, l'année qui vient; tout ce qui dépend du libre-arbitre de Dieu pouvant avoir été limité à certains lieux et à certain temps, comme les cérémonies judaïques (1). » Oui, répétons-nous avec Bayle, cette doctrine ouvre la porte au pyrrhonisme le plus outré, le plus absolu; il nous est impossible d'être assurés de rien, sans une déclaration formelle de Dieu.

« C'est tout renverser, s'écrie Malebranche, de prétendre que Dieu soit au-dessous de la raison, et qu'il n'a point d'autre règle dans ses desseins que sa pure volonté. Ce faux principe répand des ténèbres si épaisses, qu'il confond le bien avec le mal, le vrai avec le faux, et fait de toutes choses un chaos où l'esprit ne connaît plus rien. »

---

(1) Bayle, *Rép. à un provinc.*, ch. LXXXIX, p. 175.

L'attribut moral par excellence de Dieu est la justice, c'est-à-dire la conformité de ses actes au bien qui est la substance même de son être. Si cette règle est arbitraire, que devient la nature de la justice? que devient l'idée de Dieu?

Non seulement Descartes est infidèle à son propre principe de la véracité divine, mais encore il laisse la place ouverte au scepticisme, car la meilleure réponse à faire aux sceptiques qui nient la légitimité de nos facultés, est d'établir clairement contre eux la conformité de la raison divine et de la raison humaine, sous les limites toutefois d'une intelligence et d'une volonté finies. Descartes renverse cet argument, et avec lui le fondement de toute certitude. La vérité n'étant telle que parce que Dieu l'a voulu, elle peut être différente pour chaque esprit, elle peut changer selon les temps, elle perd tous ses caractères de nécessité et d'immutabilité. La vérité, anéantie pour l'homme et l'univers, ne se conserve pas davantage en Dieu, car s'il n'y a pas de vérité dans les êtres créés, on peut en conclure qu'il n'y en a pas dans la volonté du Créateur ; tout disparaît, tout est abîmé du même coup.

Bayle a écrit à ce sujet un fort beau passage : « C'est une chose certaine, dit-il, que l'existence de Dieu n'est pas un effet de sa volonté. Il n'existe point parce qu'il veut exister, mais par la nécessité de sa nature infinie. Sa puissance et sa science existent par la même nécessité. Il n'est pas tout-puissant, il ne connaît pas toutes choses parce qu'il le veut ainsi, mais parce que ce sont des attributs nécessairement identifiés avec lui-même. L'empire de sa volonté ne regarde que l'exercice de sa puissance ; il ne produit hors de lui actuellement que ce qu'il veut, et il laisse tout le reste dans la pure possibilité. De là vient que cet empire ne s'étend que sur l'existence des créatures ; il ne s'étend point aussi sur leurs essences. Dieu a pu créer la matière, un homme, un

cercle, ou les laisser dans le néant ; mais il n'a pu les produire sans leur donner leurs propriétés essentielles. Il a fallu nécessairement qu'il fît l'homme un animal raisonnable, et qu'il donnât à un cercle la figure ronde, puisque, selon ses idées éternelles et indépendantes des décrets libres de sa volonté, l'essence de l'homme consistait dans les attributs d'animal et de raisonnable, et que l'essence du cercle consistait dans une circonférence également éloignée du centre, quant à toutes ses parties... Cela ne se doit pas seulement entendre des premiers principes théorétiques, mais aussi des premiers principes pratiques, et de toutes les propositions qui contiennent la véritable définition des créatures.

» Ces essences, ces vérités, émanent de la même nécessité de la nature que la science de Dieu. Comme donc c'est par la nature des choses que Dieu existe, qu'il est tout-puissant et qu'il connaît tout en perfection, c'est aussi par la nature des choses que la matière, que le triangle, que l'homme, que certaines actions de l'homme, etc., ont tels ou tels attributs essentiellement. Dieu a vu de toute éternité et de toute nécessité les rapports essentiels des nombres et l'identité de l'attribut et du sujet des propositions qui contiennent l'essence de chaque chose. Il a vu, de la même manière, que le terme juste est enfermé dans ceux-ci : estimer ce qui est estimable, avoir de la gratitude pour son bienfaiteur, accomplir les conventions d'un contrat, et ainsi de plusieurs autres propositions de morale (1). » Affirmons donc, avec Malebranche, que c'est en Dieu et dans sa nature immuable que nous voyons la beauté, la vérité, la justice, puisque nous ne craignons point de critiquer son ouvrage, d'y remarquer des défauts, et de conclure même de là qu'il est corrompu. Il faut bien que l'ordre immuable, que nous voyons en partie,

(1) *Continuation des Pensées diverses*, chap. CLII, p. 410.

soit la loi de Dieu même, écrite dans sa substance en caractères éternels et divins, puisque nous ne craignons point de juger de sa conduite par la reconnaissance que nous avons de cette loi.

Sommes-nous des impies ou des téméraires, de juger de ce que Dieu doit faire ou ne faire pas? Aveugles, si nous suspendions sur cela notre jugement. C'est que nous ne jugeons point de Dieu par notre autorité, mais par l'autorité souveraine de la loi divine que notre raison semblable à celle de Dieu nous révèle et nous impose. Le scepticisme qui découle de cette fausse et fatale doctrine de la liberté d'indifférence est plus grave et plus dangereux, si c'est possible, que le pyrrhonisme ordinaire. Celui-ci, en effet, ne s'attaque qu'au moi humain, il ne met en doute que la légitimité de nos connaissances. Il respecte, en quelque sorte, le moi divin, tandis que Descartes et ses sectateurs sur ce point placent le relatif jusque dans l'absolu lui-même, le variable dans l'immuable, le contingent dans le nécessaire. Ce système, poussé à ses extrêmes conséquences, ne va pas à moins que d'anéantir l'Être suprême et ses lois. Rien n'est assuré, pas même Dieu, dès qu'on porte une main téméraire sur la souveraine sagesse, dès qu'on tarit la source première et unique de toute certitude.

Spinosa, au contraire, enseigne que toutes les choses du monde ont été produites par la nécessité de la nature : « *Ex necessitate divinæ naturæ, infinita infinitis modis sequi debuit.* (Eth. 1re, pr. XVI.) » Et il n'entend pas, par la nécessité de la nature divine, cette perfection et cette rectitude de la volonté de Dieu, par laquelle il se détermine toujours à faire le meilleur. Il entend, au contraire, un inexorable *fatum,* un découlement fatal et inéluctable. Il dit, en effet, que Dieu n'opère pas par une volonté libre : « *Deum non operari ex libertate voluntatis.* (Cor., à XXXIIIe.) »

Il nie tout pouvoir à Dieu d'avoir produit les choses autrement qu'elles ne sont : « *Res nullo alio ordine neque alio modo produci potuerunt, quàm productæ sunt.* (Pr. XXXIII[e].) » Dieu étant donné, le monde a dù être ce qu'il est ; pour changer l'effet, il faudrait changer la cause ; il faudrait que la nature divine fût autre qu'elle n'est : « *Si res alterius naturæ potuissent esse, vel alio modo ad operandum determinari, et naturæ ordo alius esset, ergo Dei natura alia etiam posset esse, quàm jam est.* (Pr. XXIII[e].) » Dire que Dieu a pu faire autrement, c'est dire que la nature d'un triangle n'importe pas que ses trois angles sont égaux à deux droits : « *Sed hoc idem est ac si dicerent, ut ex naturâ trianguli non sequatur, ejus tres angulos æquales esse duobus rectis.*. (Sch., ad pr. XVII.) » Aussi Spinosa affirme-t-il que la volonté libre n'appartient pas à la nature de Dieu : « *Ad naturam Dei voluntas et intellectus non pertinent.* (Sch., ad pr. XVII.) » Il n'y a rien de contingent dans l'ordre des choses ; car Dieu agit et détermine tout à l'existence et à l'action ; il n'y a rien d'arbitraire, rien de laissé au hasard dans ce déplacement perpétuel qui crée pour détruire, qui détruit pour renouveler ; chaque volition est déterminée par une cause, et cela à l'infini : « *Una quæque volitio non potest existere, neque ad operandum determinari, nisi ab aliâ causâ determinetur, et hœc rursus ab aliâ, et sic porro in infinitum.* (Dem. XXXII[e].) » Si l'on pouvait embrasser d'une seule vue le double mouvement de la pensée et de l'étendue, on n'y verrait rien de libre, rien de contingent, mais comme le développement géométrique de termes dérivant l'un de l'autre. Le libre arbitre en Dieu et en l'homme, n'est au fond que notre ignorance.

La troisième opinion a pour but de réfuter Descartes tout aussi bien que Spinosa, mais elle leur accorde quelque chose

à tous deux. A Descartes, elle concède la souveraine liberté de Dieu. A Spinosa, elle accorde que Dieu ne peut varier dans ses desseins, et que l'ordre du monde est immuable, mais en en donnant la véritable raison qui avait échappé à Spinosa. Non, ce n'est pas en vertu d'un caprice que Dieu agit, mais en vertu des lois mêmes dérivées de son intelligence. Descartes s'était trompé en considérant l'omnipotence de Dieu, abstraction faite de sa sagesse suprême. C'est en réunissant ces deux attributs qui ne font qu'un en Dieu, que s'opère le retour à la vérité.

Selon Malebranche, Dieu ne peut rien faire contre l'ordre divin et immuable des choses, qui est la sagesse même de Dieu. Il voit toujours ce qu'il y a de meilleur, et il le fait; autrement il ne serait pas souverainement bon. On peut donc dire en un sens avec Spinosa, que Dieu n'a pas pu ne pas faire ce qu'il a fait, pourvu que l'on entende bien qu'il n'agit pas sous l'empire d'une aveugle fatalité, mais conformément aux lois de son intelligence toute parfaite et toute immuable. Ainsi Dieu ne peut pas changer les vérités éternelles de la raison, puisqu'elles découlent de lui : « Si mon esprit était ma raison, dit Malebranche, il serait la raison de toutes les intellligences. » Et ailleurs : « Je crois que deux et deux font quatre, qu'il faut préférer son ami à son chien, et je suis certain qu'il n'est point d'homme au monde qui ne puisse le voir aussi bien que moi... Il est donc nécessaire qu'il y ait une raison universelle qui m'éclaire et tout ce qu'il y a d'intelligences. Car si ma raison n'était pas la même que celle des chinois, je ne pourrais pas être assuré que les chinois voient les mêmes vérités que moi, et je le sais cependant. (*Traité de morale,* cap. I.) » De là, Malebranche conclut qu'il y a du vrai et du faux, du bien et du mal, du beau et du laid, et cela pour toutes les intelligences; que ce qui est vrai et juste au regard de l'homme, est vrai et juste au

regard de l'ange et de Dieu : « La raison, ajoute-t-il, est la même dans le temps et dans l'éternité, la même chez nous et dans les peuplades étrangères, la même dans tous les mondes de l'univers. *(Ibid.)* »

Leibnitz ne pense pas autrement que Malebranche quand il dit : « Dieu n'est enchaîné que par lui-même, que par les lois de sa suprême intelligence. »

Clarke, à son tour, est d'accord sur ce point avec Leibnitz et avec Malebranche. Il soutient contre Spinosa que la nécessité à laquelle Dieu est soumis, n'est pas une nécessité aveugle et naturelle, mais une nécessité de sagesse et de convenance, qui est entièrement compatible avec la plus parfaite liberté : « Le fondement, en effet, de cette nécessité, n'est autre chose que la rectitude de la volonté, et la perfection de la sagesse de l'Etre suprême qui le met dans une espèce de nécessité d'agir toujours sagement, et de se déterminer toujours pour le meilleur parti. (*De l'existence de Dieu*, cap. X.)» Aristote (*Métaphysique,* livre 12) distingue trois espèces de nécessités : la nécessité violente, qui contraint notre inclination ; la nécessité qui est une manière d'être du bien (mot à mot : sans laquelle le bien ne serait pas) (1) ; la nécessité dont le contraire implique et qui est absolument : « Or, c'est évidemment la seconde nécessité qui s'applique à Dieu, mais ce n'est qu'une nécessité toute morale. C'est la manière d'être, la condition *sine quà non* du bien, sans laquelle le bien ne serait pas, comme le dit admirablement Aristote. »

La raison humaine nous révèle les vérités premières, et ces vérités sont indépendantes de la volonté divine qui ne

(1) Coussin, comme MM. Alexis Pierron et Zévort, traduit *la nécessité qui est la condition du bien.* Il y a une nuance dans le texte que nous avons cherché à rendre : *Manière d'être du bien* exprime mieux, à notre avis, la pensée d'Aristote que : *Condition du bien.*

saurait les changer. C'est elle qui fait l'unité des êtres moraux, l'unité du genre humain. La raison a partout les mêmes lois et les mêmes procédés.

Quelles sont les notions nécessaires, communes à tous, constituant l'identité de nature? Ce sont celles qui, composant le vrai absolu, le bien absolu, le beau absolu, sont indépendantes de l'homme être fini, du monde terrestre où tout est relatif, et sont, par conséquent, impersonnelles et universelles.

Dans les mondes voisins ou distants, partout, dans Jupiter comme dans Saturne, dans le Soleil, dans Sirius, il sera vrai, et éternellement vrai, que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, que le tout est plus grand que la partie, qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Partout il sera bien de conformer sa conduite aux rapports dérivant de la nature des êtres, puisque le bien est la pratique du vrai (1).

---

(1) Voltaire, dont on peut également citer l'opinion élevée sur la justice, soutient l'universalité de la morale dans tous les mondes de l'univers. Il a écrit le beau passage suivant :

« Je méditais cette nuit, absorbé dans la contemplation de la nature; j'admirais l'immensité, le cours, les rapports de ces globes infinis qui scintillent au-dessus de notre terre. J'admirais encore plus l'intelligence qui préside à ces vastes ressorts, après les avoir créés et mis en mouvement. Je me disais : il faut être aveugle pour n'être pas ébloui de ce spectacle; il faut être stupide pour n'en pas reconnaître l'auteur; il faut être fou pour ne pas l'adorer. Quel tribut de culte et d'adoration ne dois-je pas lui rendre? Ce tribut ne doit-il pas être le même dans toute l'étendue de l'espace, puisque c'est le pouvoir suprême qui y règne partout?

« Un être pensant qui habite dans une étoile de la voie lactée, ne lui doit-il pas le même hommage que l'être pensant sur ce petit globe où nous sommes? Les lois de la lumière sont uniformes pour l'astre de Sirius et pour nous, la morale doit être uniforme.

Dieu se détermine par les lois de son intelligence ; mais cette intelligence n'étant qu'en lui, ne devant rien qu'à lui, c'est donc Dieu même qui est la cause unique de ses déterminations. La volonté de Dieu ne saurait s'exercer contre son intelligence, car en supprimer quelque chose serait mutiler l'Être. Dieu peut-il faire qu'il y ait un effet sans cause ? que deux et deux ne fassent pas quatre ? que la partie ne soit pas plus petite que le tout ? Évidemment non. Cela empêche-t-il l'omnipotence et la liberté ? pas le moins du monde. Seulement cette omnipotence et cette liberté ne combattent point l'Être et ses lois, puisqu'elles en sont au contraire l'attribut. Cette supposition d'une lutte entre la puissance et l'intelligence divines est une impiété et une folie. Dieu est libre et tout-puissant, si ce n'est contre lui-même, contre sa propre intelligence, c'est-à-dire la vérité éternelle. Remarquons que ce n'est pas une limitation de la liberté de Dieu : un être n'est pas limité par lui-même. De même les créatures étant douées de liberté, Dieu ne peut pas les violenter, il ne peut pas faire que les rapports de la créature avec lui ne soient pas tels que celle-ci les fait. Ainsi Dieu ne souhaite pas le mal, cependant le mal existe, et quand il y a désobéissance à la loi, cette désobéissance a nécessairement son contre-coup en Dieu et décide l'intervention de sa justice. De même, la faiblesse des créatures et leur impuissance pour le bien provoque à chaque nouveau

---

« Un être sentant et pensant dans Sirius, doit autant d'amour et de soins à ses parents que nous leur en devons ici-bas. Si quelqu'un, dans la voie lactée, voit un indigent estropié, s'il peut le soulager et s'il ne le fait pas, il est coupable envers tous les globes. Le cœur a partout les mêmes devoirs. » ***(Diction. philos)***

N'est-ce pas que ce fragment est admirable ? Nous n'épousons certes pas toutes les idées de Voltaire, mais on ne peut que rendre hommage à la sublimité de cette citation.

besoin le secours de Dieu. Par là même que Dieu a produit des intelligences libres, Dieu doit respecter leur personnalité; mais cette restriction évidente n'est pas une limitation réelle à la liberté divine. Cette limitation, c'est Dieu qui se l'est imposée, puisqu'en créant il a voulu qu'il en fût ainsi.

En résumé, la liberté en Dieu est entière, indépendante; elle ne tire rien que de la nature de l'Être. Mais ce n'est pas une liberté d'indifférence, car Dieu ne peut rien entreprendre contre lui-même, contre les lois de sa suprême sagesse. Cette seule supposition d'une lutte possible entre la puissance et l'intelligence de Dieu, est le comble de l'absurdité et de la déraison.

Dieu, en suivant les lois d'ailleurs indéfiniment flexibles de l'univers physique et moral, n'obéit pas à quelque chose qui soit en dehors de lui, puisque toutes ces lois émanent de l'essence de sa sagesse et sont réellement partie intégrante de lui-même. Or, l'Être ne peut agir que selon sa nature.

Nous traiterons un autre jour de la volonté divine; car, nous le répétons, ces questions sont importantes pour le spiritisme, qui doit aspirer à savoir tout ce qu'il est permis ici-bas d'élucider sur les attributs de Dieu.

A. PEZZANI.

LA TROISIÈME A M. L'ABBÉ BLIARD

Monsieur l'abbé,

Après vos déclarations formelles non-seulement de ne pas répondre à mes observations, mais encore de ne pas leur faire l'honneur de les lire, je croyais toute polémique, toute discussion entre nous terminée. Aussi c'est bien à regret, qu'au moment de mettre sous presse, je me vois forcé de saisir encore la plume pour m'occuper de vous.

On m'informe à l'instant même que dimanche dernier, 18 courant, sous l'empire sans doute de la sainte colère qu'avait fait naître en vous la vue de mon second « pamphlet, » vous vous êtes cru permis de décerner aux spirites une foule d'épithètes que la politesse me fait un devoir de ne pas reproduire ; puis, qu'à défaut de bonnes raisons, vous les avez accusés d'être venus, le dimanche avant, à la messe dans le seul but de vous épier et *d'avoir, par leur tenue et par leurs gestes, ainsi que par leur manière d'entrer et de sortir, causé un véritable désordre dans l'église.*

Je ne saurais trop protester, Monsieur l'abbé, contre de pareilles imputations, qui s'adressent directement à moi. Non, il n'est pas vrai que le moindre désordre se soit produit dans l'église, et certes, s'il était une tenue réservée et digne, c'était celle des spirites allés à votre sermon pour vous entendre et non pour vous épier, pour se convaincre si vous leur prouviez leurs erreurs, et non pour scandaliser vos paroissiens et profaner la maison consacrée aux prières.

De semblables accusations, quand elles sont inexactes, frisent la calomnie ; or, vous le savez, Monsieur l'abbé, la calomnie est une arme à deux tranchants qui risque fort de blesser les mains de ceux-là qui s'en servent.

Fort du témoignage de ma conscience, je ne veux pas accorder à cet incident plus d'attention qu'il ne mérite, et je me bornerai à opposer un démenti formel à votre accusation. Vos paroissiens seront les juges.

Tant que j'ai la plume à la main, permettez-moi, Monsieur l'abbé, de relever une autre accusation lancée par vous contre les spirites dans votre « instruction » du 11 courant, et qui paraît avoir causé beaucoup d'émotion à Camblanes.

« Si vous saviez, fidèles, avez-vous dit, si vous saviez ce qu'ils (les spirites) ont fait d'un saint évêque que vous connaissez tous ! Si vous saviez de quelle manière hideuse ils

prétendent récompenser son noble caractère, vous frémiriez d'horreur!

Assurément c'est de Mgr Dupuch, évêque d'Alger, que vous vouliez parler, et vous connaissiez, en prédicateur habile, toute la puissance de ce nom sur des auditeurs, parmi lesquels se trouvaient des parents, des amis, des voisins, des compagnons d'enfance du vénérable prélat. Malheureusement pour vous, Monsieur l'abbé, vous ne connaissez pas aussi bien le spiritisme et ce qui s'y rattache, et si vous aviez jeté les yeux sur le *Livre des Médiums* ou plus particulièrement encore sur l'*Imitation de l'évangile,* vous y auriez lu de très nombreux enseignements empreints de la morale la plus élevée et de la charité la plus pure et signés : « Dupuch, évêque d'Alger, » ou bien : « Adolphe, évêque d'Alger, » qui attestent dans toute sa grandeur le noble et saint caractère de ce pasteur qui avait le droit de dire un jour du haut de cette chaire que vous occupez ce carême : « Mes frères, il y en a qui vous disent parfois : « Et que » vous importe ce que je fais! faites ce que je vous dis et » laissez à Dieu le soin de me juger! » Mais moi je ne vous tiens pas ce langage; je vous dis la main sur la conscience : « Faites ce que je vous dis, mais aussi et surtout chacun dans » la mesure de vos forces, faites ce que je fais. »

Le spiritisme fait de Mgr Dupuch mort un saint et ardent prédicateur de l'évangile; un infatigable apôtre de la charité. Libre à vous de penser que ce rôle est indigne de lui. Pour moi je ne crois pas qu'il soit tellement flétrissant que vos paroissiens, s'ils le connaissaient, en frémiraient d'horreur!

Veuillez agréer, Monsieur l'abbé, l'expression bien sincère de mes sentiments respectueux.

AUG. BEZ.

Bordeaux, le 22 mars 1866.

PROPAGATION DU SPIRITISME

ÉDUCATION DES ENFANTS

Dans le courant de l'année dernière, un meeting important a été tenu à Boston (États-Unis) par les spirites américains. Le but de la convention était de discuter le sujet de l'éducation des enfants. Les résolutions prises donneront une idée du caractère et des vues de la réunion.

« 1° Nous sommes profondément convaincus qu'il existe de grands défauts dans les systèmes actuellement en vigueur pour l'éducation des enfants, dans ceux surtout qui prétendent leur enseigner la religion et la morale ;

» 2° Nul ami de l'humanité ne peut réfléchir, sans frissonner, aux tendances démoralisatrices des enseignements théologiques populaires près de l'esprit des enfants ;

» 3° Le temps est venu pour les spirites de prendre des mesures convenables afin d'apprendre à leurs enfants la vérité au lieu de l'erreur, et cela en établissant aussitôt que possible, sur une base pratique, des lycées et autres institutions qui puissent combler les lacunes que notre siècle et notre philosophie demandent ;

» 4° Dans le but d'encourager ces idées, d'assurer une connaissance plus intime des spirites les uns avec les autres et aussi avec les besoins de notre cause commune, d'établir une fraternité plus féconde, une coopération plus généreuse et plus efficace pour l'accomplissement du grand œuvre, le comité se déclare en séance permanente, conformément aux articles de la convention.

Si nous n'approuvons pas la décision précédente dans les termes de la rédaction, nous l'approuvons dans le fond. Nous n'avons du reste rien à ajouter aux idées déjà publiées sur ce sujet par notre ami M. Ch. Dubos.

CONVENTION DES SPIRITES ET DES AMIS DU PROGRÈS A DARLINGTON (ANGLETERRE)

Une réunion qui comptait des spirites, des partisans du magnétisme et des amis du progrès venus de tous les points de l'Angleterre a eu lieu les 26 et 27 juillet dernier à Darlington. De nombreux orateurs s'étaient fait inscrire pour développer les sujets les plus intéressants de la philosophie moderne. « Que nul d'entre vous, disait l'adresse publiée dans les journaux spirites, ne vienne avec le désir d'être étonné par de puissantes manifestations, mais que tous cherchent à étonner le monde, en manifestant un esprit de charité, de tolérance, d'amour pratique des vérités immortelles et du bien de l'humanité. » Cet appel a été entendu et, ce qui est mieux encore, compris de nos frères d'Angleterre. La concorde et l'amour réciproque n'ont cessé de régner à Darlington pendant les deux jours que le meeting a duré. Des problèmes redoutables ont été abordés et résolus à la satisfaction de tous. La tribune, dit le *Spiritual Times,* a été successivement occupée par des orateurs des deux sexes; l'intérêt de l'assemblée a toujours été soutenu par la hauteur des questions développées et le talent des penseurs. Mme Spear a discuté avec âme l'influence de la femme dans la société. La théologie et la littérature ont eu un interprète vivement applaudi dans Mme Gardner, de Newcastle. Le docteur Mac Leod a fait une excellente lecture sur ses expériences personnelles et les manifestations extraordinaires dont il avait été témoin. Une autre lecture sur les enseignements du spiritisme eu égard au progrès de l'humanité a été donnée par M. Burns, de Londres. Enfin un adepte du magnétisme a pris la parole pour prouver que tous les phénomènes spirites pouvaient s'expliquer par le mesmérisme. Cette proposition,

vigoureusement repoussée par les spirites présents, n'a fait que jeter encore plus de lumière sur le spiritisme.

Une société a été formée sous le nom de *Association des Spirites amis du progrès, de la Grande-Bretagne*. Le docteur Mac Leod en a été nommé secrétaire.

Le rapport sur cette première convention, publié par les soins du comité, porte pour épigraphe les mots suivants : *Notre religion est l'amour, notre temple l'univers.*

LE SPIRITISME DANS LE NORD DE L'ANGLETERRE

A M. le Rédacteur du Spiritual Times

Monsieur,

Je profite de mon séjour à Londres pour vous donner quelques détails sur le spiritisme dans le nord de l'Angleterre.

Invité à prendre part aux travaux de la convention spirite qui a eu lieu les 26 et 27 juillet dernier à Darlington, je quittai Londres le 22 et atteignis Birmignham, où je devais assister à un meeting le lendemain, qui était un dimanche. M. Underwood, un de nos frères dont l'activité vous est connue avait pu se procurer une petite salle pour la réunion. Cette première séance fut suivie de plusieurs autres qui eurent lieu chez M. Underwood même, à quelques milles de Birmingham. De là je me rendis à la convention dont les travaux vous sont connus.

J'avais déjà eu le bonheur d'assister à la première convention spirite qui se tint en Amérique, c'est avec une nouvelle satisfaction que j'ai pu être également présent à la première tenue dans ce royaume. Le nom que nos frères ont pris (Spirites du Progrès) me semble d'un heureux présage pour l'avenir ; j'espère que beaucoup d'adeptes qui ont pu suivre les phénomènes spirituels vont se livrer à l'étude de la phi-

losophie, pour travailler à son troisième développement, la mise en pratique des vérités morales révélées par les Esprits. Sur l'invitation de mon ami M. Morgan, je partis pour visiter Sunderland et Northumberland.

A Sunderland, j'eus le plaisir d'assister à quelques réunions choisies; puis conduit par la puissance qui me guide, je dirigeai mes pas vers l'Écosse après avoir dit adieu à mon ami le docteur Mac Leod. A Glasgow, je descendis à l'hôtel Cobden, ne sachant trop avec quelles personnes je pourrais entrer en relation. Je ne connaissais qu'un monsieur qui m'avait conseillé, il y a quelques mois, de ne pas venir visiter Glasgow. Cependant M. Burns, de Londres, m'avait donné les adresses de quelques amis du spiritisme. Je dis à mon maître d'hôtel que j'étais spirite, et que je venais à Glasgow pour faire une œuvre dont je ne connaissais pas au juste la nature. Celui-ci, pour première réponse, commença par rire, me prenant sans aucun doute en pitié; puis il me dit que le spiritisme était mort dans ce pays depuis les séances des Davenport. Je lui répondis qu'il se trompait, mais je m'aperçus bientôt que mes paroles ne faisaient aucune impression sur son esprit de granit.

Le ciel me guida vers l'honorable M. Nesbit qui me fit faire connaissance avec M. J.-W. Jackson, président de l'Institut mesmérien. Par leurs soins nous pûmes avoir deux bonnes réunions publiques et nombreuses, à la première desquelles j'eus le bonheur de me trouver avec notre frère Andrew Leighton, de Liverpool. La seconde fut troublée par quelques expressions aigres sorties de la bouche d'un ecclésiastique et de trois ou quatre autres personnes, mais avant la fin de la séance nos rapports furent rétablis sur un bon pied, et ces Messieurs nous dirent fort courtoisement que nous ne faisions que différer d'opinion. Ces réunions publiques ne furent pas les seules; plusieurs conver-

sations privées eurent lieu dans des cercles de famille à Glasgow et à Port-Glasgow. Dans cette dernière ville, je fus chaleureusement accueilli par un ami du Progrès, M. Glendinning.

Sans vouloir vous fatiguer par le récit des nombreux incidents qui m'encouragèrent dans mes travaux de plusieurs semaines à Glasgow, je vous dirai que la première semaine je fus tellement persécuté par l'esprit de bigoterie, qu'on me renvoya de mon hôtel à cause de mes opinions et de mon dessein de provoquer des réunions spirites. Je dirigeai mes pas vers Liverpool en passant par Edimbourg, Clyde et Greenoch.

Un défenseur de notre cause, M. Wason, me procura des appartements où nous eûmes sept belles réunions. De là il me conduisit à sa maison de Chester, où j'eus la satisfaction de jouir des beaux points de vue qui font la réputation de cette ville.

Pendant ce long et pénible voyage, j'ai travaillé nuit et jour, acceptant l'aide et les amis que la Providence m'envoyait. Que tous ceux qui m'ont aidé dans la propagation de notre belle doctrine reçoivent donc ici l'expression de ma gratitude. Mon voyage dans le nord de l'Angleterre m'a donné la certitude que le temps n'est pas éloigné où les spirites que j'ai visités coopéreront d'une manière plus active à propager cette grande pensée : que des communications sont ouvertes avec le monde des Esprits, qu'une grande révolution est à la veille de s'accomplir, de laquelle doit sortir la régénération des habitants de cette planète.

J.-M. SPEAR.

Londres, 10 août 1865. *(Spiritual Times.)*

Pour les articles : *Propagation du spiritisme*,

C. GUÉRIN.

Bibliographie

LA VÉRITÉ SUR LES DAVENPORT (1)

Dans cette brochure, M. Z.-J. Piérart, directeur de la *Revue spiritualiste,* nous offre le récit succinct des phénomènes produits par les Davenport et le compte-rendu analytique de la campagne aussi bruyante que grotesque entreprise contre les deux frères par la presse de toutes couleurs et de toutes dimensions.

Après avoir fait à chacun des combattants qui se sont signalés dans ce tournoi peu chevaleresque la part qui lui revient, M. Piérart examine lui-même la question restée tout entière debout malgré tout le scandale soulevé autour d'elle et conclut que les Esprits sont étrangers aux manifestations de l'armoire, bien que les Davenport ne puissent nullement être taxés de charlatanisme.

Nous croyons devoir reproduire textuellement cette conclusion que nous livrons sans commentaire à l'examen de nos lecteurs :

« 1° Vu les divers et si précieux phénomènes de bi-corporéité, de dédoublement ou bilocation animique, rigoureusement observés en tant d'occasions;

» 2° Attendu : Qu'il a été constaté que le nombre des mains vues à la fois par l'ouverture du cabinet des frères Davenport ne s'est jamais élevé au-delà de quatre;

» 3° Que la musique qui se joue sur leurs instruments ne sort jamais du répertoire habituel des médiums et de la médiocrité propre à des musiciens fort peu ordinaires;

» 4° Que les frères Davenport, tout en disant que les faits qu'ils produisent sont inexplicables et inexpliqués par la science ordinaire, ne les ont cependant jamais attribués aux Esprits (2);

---

(1) Une brochure in-8° ; Paris, E. Dentu; prix, 1 fr.

(2) Ceci est une erreur à laquelle M. Piérart ne se serait pas laissé

» *Vù*, toutefois, qu'il leur est matériellement impossible de les produire avec leurs organes ordinaires, garrottés comme ils le sont par des liens soigneusement cachetés et scellés et souvent tenus et observés de tout près par des curieux;

» Nous CONCLUONS, jusqu'à preuve du contraire, qu'il appert de ces faits *que les frères Davenport produisent leurs phénomènes à l'aide de la bilocation ou dédoublement animique des organes de leur corps spirituel, rendus visibles ou investis de force sous l'empire des lois qui gouvernent la production de ces sortes de faits, faits que la science devrait bien enfin s'attacher à connaître.* »

Ce qui nous attriste, dans cet ouvrage, comme dans la plupart des numéros de la *Revue spiritualiste*, c'est de voir toujours M. Piérart se laisser entraîner à cette haine invétérée qu'il porte contre tous les spirites en général et, en particulier, contre M. Allan Kardec; haine qui se traduit parfois en attaques peu courtoises et en épithètes que nous ne voulons pas qualifier. Et tout cela pourquoi? Parce que M. Piérart ne veut pas de la réincarnation!

Eh! grand Dieu! ne pouvons-nous donc pas différer d'opinion sur un point, sans nous injurier sans cesse mutuellement? Sera-t-il dit que nous ne mettrons jamais de côté les susceptibilités d'un sot amour-propre blessé, pour travailler paisiblement et d'un commun accord à la recherche de la vérité, but où tendent tous nos efforts!

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher laquelle des deux écoles, spirite ou spiritualiste, est plus rapprochée de ce but; ce que nous avons voulu constater, c'est seulement la douleur profonde que tous les vrais adeptes de l'une et de l'autre ne peuvent s'empêcher de ressentir à la vue d'un antagonisme si peu courtois, et les aspirations de tous

---

entraîner s'il avait lu attentivement les comptes-rendus des journaux américains et anglais et surtout le livre publié par le docteur Nichols : *Les phénomènes des frères Davenport.*

vers un état de choses plus en rapport avec la loi de charité, de fraternité et de solidarité universelle proclamée avec autant de force par les spiritualistes comme par les spirites.

SUIS-JE SPIRITE?

Sous ce titre, un nouvel adepte de la doctrine, M. Sylvain Alquié, vient de publier, à Toulouse, une petite brochure dans laquelle il expose d'une manière à la fois franche, simple et claire les diverses questions qu'il s'est posées à lui-même quand il a entendu parler sérieusement du spiritisme, et aussi les raisonnements qui l'ont amené à pouvoir se répondre, avec une précision pour ainsi dire mathématique : « Je suis spirite. »

Nous ne saurions trop recommander ce petit livre (prix, 50 c.) à nos lecteurs.

Aug. Bez.

Variétés

LES MOYENS MÉCANIQUES DE M. SOTHERN

Au numéro 129 de George's Road, Halloway, vit un couple respectable, simple, honnête et tranquille nommé Wallace. On dit le mari et la femme médiums remarquables. Il y a quelques mois, M. T..., spirite sérieux et d'une haute position, pria les Wallace, et cela à la requête de M. Addison, de vouloir bien donner chez eux une séance de spiritisme. Le jour convenu, MM. Sothern, Toole et Addison entrèrent chez les Wallace et prirent place autour de la table.

La table se mit en mouvement, malgré les efforts de

M. Toole. On obtint des réponses à des questions mentales. Des bruits divers, des coups et les manifestations ordinaires se produisaient, quand M. Sothern, qui suivait ces expériences avec beaucoup de sérieux, devint pâle, fut pris de violentes convulsions et mit par là fin à la séance. Il écumait, aboyait comme un chien, se mordait les doigts et essayait de mordre les autres ; il se frappait la tête contre le plancher et montrait tous les symptômes de la rage. L'émotion était grande parmi les intimes de M. Sothern qui parlaient d'envoyer chercher un médecin, quand M. T..., qui soupçonnait un cas de possession, les pria de lui abandonner leur ami. Ils s'informèrent aussitôt si M. T... avait déjà vu de semblables cas. Il en avait vu en effet, et espérait pouvoir exorciser la mauvaise influence. Posant alors ses jambes de chaque côté du corps de M. Sothern complètement inanimé en apparence, il le souleva de dessus le plancher et commanda solennellement au démon de laisser en paix sa victime. Puis, on fit prendre l'air à M. Sothern, dont les yeux enflammés, la bouche et le nez écumant indiquaient encore une mauvaise influence. Aussitôt qu'on le vit un peu plus calme, on le conduisit à la voiture qui l'attendait, et il partit avec ses amis.

Nous attendons, dit le *Spiritual Magazine* auquel nous empruntons cet article, que M. Sothern veuille bien expliquer à ses amis et adhérents les moyens dont il s'est servi pour couronner sa série de mystifications commencées devant les personnages les plus haut placés des trois royaumes et terminés devant une pauvre famille d'Halloway.

C. Guérin.

Bordeaux. — Imprimerie Chaynes et Malichecq, c. d'Aquit., 57.